

Solo

Gilles Lepage

Number 40, Spring 1989

Montréal jazz

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lepage, G. (1989). Solo. *Moebius*, (40), 111–115.

SOLO

Gilles Lepage

Le grand poète des ténèbres montréalaises, Charles Bujold, lançait son quatrième recueil et toute la faune souterraine du Plateau Mont-Royal y était conviée. Parmi ses amis intimes, on comptait les membres de La Fanfare Cors, bandes de musiciens et musiciennes de tout acabit, ne partageant qu'un désir, celui d'exprimer sa créativité en toute liberté. Charles Bujold, qui exudait un charisme indéfinissable, était le grand prêtre du free-for-all, un maestro du spectacle improvisé, du happening sans contour.

L'événement eut lieu dans une petite galerie parallèle de la rue Marie-Anne, la galerie Molitov. Les invités s'achetaient de la bière au «dépanneur» du coin et tout se passait à la bonne franquette. Au tout début de septembre, d'une tiédeur mielleuse, cette nuit-là se prêtait magnifiquement aux exaltations de la poésie.

Vers 21h, le poète fit une entrée spectaculaire parmi une foule tellement dense qu'elle dégorgeait sur le trottoir. Coiffé d'un chapeau flamenco et exhalant l'odeur âcre du Cognac, Charles déclamait avec des gestes théâtraux quelques strophes du *Bateau ivre* de Rimbaud.

«La tempête a béni mes éveils maritimes» hurla-t-il, un bras levé, l'index tendu vers le ciel comme s'il attirait la foudre. «Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots», continuait-il en effectuant une stepette qui le mit en déséquilibre, le catapultant sur un clavier électrique qui délimitait les paramètres de la scène. Son ami de longue

date, Sergio Brisebois, l'attrapa, lui fixa un micro au col, le tourna vers la foule, pour ensuite s'asseoir lui-même au clavier et, par une ouverture forte piano, attirer l'attention de la nuée de curieux. Comme sur un *cue*, Charles se mit à réciter un nouveau texte sur le chômage, ce qui réussit à survolter cette faune de marginaux. On interpellait le poète, qui sortait de son texte pour répondre ou pour rire des commentaires. En arrière-plan, les quelques notes graves du piano entrecoupées de demi-soupirs brodaient une atmosphère nébuleuse.

Charles eut subitement soif. «À boire! cria-t-il. La poésie me donne soif. À boire!» Sur ce, il quitta la scène parmi des applaudissements, des cris de rappels, des cris slogans du genre «Vive la poésie», «Vive la bière», des rires et de chaudes discussions sur le mérite de l'anarchisation du monde entier. D'autres poètes prirent la scène d'assaut, déclamant des vers rabelaisiens dans le vide; une jeune fille hulula un cantique onomatopéique; un grand morose relata son angoisse de vivre; une comédienne s'improvisa poète en débitant du Mallarmé.

Peu à peu se joignirent à Sergio d'autres musiciens de La Fanfare Cors. Vint en premier lieu une accordéoniste et un clarinettiste qui, par politesse, accompagnaient les rimeurs dont personne ne tenait plus compte. S'ajouta un batteur de tambour qui tambourinait discrètement, mais on sentait que cela ne pouvait tenir. La musique, sur le seuil de l'emporter sur la parole, pantelait.

Se joignirent à l'orchestre un trompettiste et une saxophoniste. L'entrée en trombe de ces deux instruments stridents relégua la parole aux limbes. À l'unisson, tous les musiciens haussèrent le volume et déclenchèrent un jam. Les notes virevoltaient, s'entrechoquaient, s'accrochaient, s'harmonisaient pour ensuite se syncoper; le délire, la belle folie prenait forme.

L'impromptu était tellement décousu, débridé, déviant que tout le monde crut être prié de faire corps avec la fanfare. Quelques gars s'assirent par terre et se mirent à battre, taper, frotter, brosser ou claquer tout ce qui leur tombait sous la main. L'un jouait de la cannette de bière, l'autre cliquetait ses clefs, un troisième battait sur les pattes de la chaise du claviériste avec un stylo; un autre encore qui avait enlevé ses chaussures frappait le sol ponctuellement avec ses semelles de cuir, alors que l'hululeuse composait une nouvelle mélodie en ouh-ah-ah-ouuh-ahhhhh. Il devint difficile de distinguer entre le

spectateur et le participant; celui ou celle qui plongeait directement parmi la meute primale de ceux qui, en pleine conversation sérieuse, ne pouvaient plus s'empêcher de lâcher un whak! la différence n'était que de degré.

Parmi ces girations sonores incroyables, Sergio resta impassible, même si les cadences émanant du piano avaient une tournure nibelungienne. Charles Bujold, quant à lui, accula une nouvelle acolyte de son femme-club à l'admiration béate par un flot incessant de rimes ringardes.

Le tempo rubato de la cacophonie croissait lentement, comme si tout le monde se dirigeait irrésistiblement vers une orgie de l'ouïe, tout en faisant durer le plaisir du voyage. L'intensité montait progressivement; on jouait plus fort, plus vite, plus capoté, sans intermède. On cherchait avec appétit le paroxysme de la démence, avec la résolution ferme de n'en faire qu'une autre frontière à dépasser.

Sergio s'arrêta subitement, se redressa complètement sonné et partit sans ambages. D'autres le suivirent.

Alors se détacha de la scène la saxophoniste, son instrument toujours aux lèvres, s'élançant dans un solo allegretto. Cette femme, petite blonde d'environ vingt-cinq ans, était manifestement enceinte; la rumeur courait qu'elle devait accoucher incessamment; néanmoins elle soufflait avec une énergie saisissante. Seule maintenant, elle semblait donner voix à ce que son corps ressentait; elle parlait dans son saxe à deux voix et les notes qui en surgissaient étaient transcendantes. Elle rayonnait d'un calme tendu et les airs qu'elle sonnait avaient une qualité irréelle; en l'écoutant, l'auditoire frissonnait, chacun sentait qu'il participait à un événement privilégié.

Sillonnant la foule, jouant amoroso, elle se dirigea vers la sortie et gagna la rue. Il approchait minuit et la ville se reposait. Tout d'un coup, la saxophoniste se mit à blaster sur son instrument, à réveiller les morts. Ce fut comme si les trompettes de l'apocalypse annonçaient la fin du monde. Le saxe poussait des cris déchirants, des gammes de notes stridentes et rauques en même temps, impossibles. La tête renversée en arrière, la courbe du saxe appuyée sur son ventre distendu, elle donnait vent à l'ultime événement de sa vie. Des gruppettis vivaces s'enchaînaient à la queue leu leu; des coulés de plusieurs portées truffées de quadruples croches émerveillaient

l'oreille, le tout joué scherzo.

Dans la rue Marie-Anne, des lumières s'allumaient, des portes de balcons s'ouvraient, des gens répondaient à l'appel. Quelques-uns hurlèrent «Ta gueule!», mais la future mère répondait avec un riff scintillant qui figeait tout le monde sur place.

Évidemment les policiers apparurent mais ils restèrent interloqués. Pas moyen de brusquer une femme sur le point d'accoucher, deux cents témoins autour; d'autant plus que celle-ci ne voulait rien savoir de leurs raisonnements sur le péril auquel elle s'exposait. Elle semblait leur faire rire son saxe en pleine figure.

Sa sœur vint auprès d'elle demander si elle sentait des contractions. En hochant la tête, elle fit briller une série de trilles que le grand John Coltrane aurait bien aimé avoir découvertes. Sa réponse affirmative galvanisa la foule, paniqua les policiers et sema le désarroi de toit en toit. Toutefois elle resta intransigeante. Elle ne démordait pas de son saxe, puis elle ne bougeait pas de la rue. On eut cru qu'elle souhaitait enfanter en plein air, saxe aux lèvres. Seule sa sœur pouvait lui parler sans se faire rabrouer par des saillies déchirantes.

«Lou-Lou, dit celle-ci, fait un ut aigu à ta prochaine contraction.» Lou-Lou hocha la tête et le ut aigu ne se fit pas attendre. Tout le monde regardait sa montre. Le prochain ut vint après seulement deux minutes et quand la terreur parcourut la foule, le son d'un rire jovial, moqueur, taquin, remplit le saxophone. Un policier courut à sa voiture appeler une ambulance alors que la sœur désigna la pièce arrière de la galerie comme salle d'accouchement et ordonna à la propriétaire de faire bouillir de l'eau. Des appartements avoisinants apparurent serviettes, draps et oreillers, tous d'une blancheur immaculée. Le haut do n'était qu'à une minute d'intervalle; on s'étonnait de voir cette petite bonne femme toujours debout, toujours en train de jouer de son saxe, élaborant sur le thème de ses contractions, se dirigeant vers un crescendo duquel n'étaient absentes ni la joie ni la douleur.

Toutefois, sa sœur réussit à la conduire à l'intérieur de la galerie où la musicienne exécuta son dernier passage staccato. Au loin, on entendait l'approche d'une sirène.

Le saxe se tut finalement et aussitôt le bref silence fut rompu par le clairon d'un nouveau-né. «C'est un musicien-né!» dit quelqu'un en entendant le timbre de ce

premier cri.

«C'est un garçon!» annonça à l'assemblée un spectateur près de la porte.

Quelques dizaines de minutes plus tard sortit sur une civière la nouvelle mère souriante, son fils collé à sa poitrine. Elle reçut une longue ovation pour son solo.

Sergio, qui avait subrepticement repris place au clavier, se mit à jouer une douce berceuse. D'autres musiciens et musiciennes ajoutèrent leurs voix et, dans un style Dixieland, on joua «Bonne fête Bébé». L'eurythmie spontanée était enchantante.

Derrière la fanfare surgit la sœur portant le saxophone étrangement muet, les clefs scintillant aux lueurs de la nuit. Puis vint Charles Bujold et sa nouvelle conquête, bras-dessus, bras-dessous.

«Un chant mystérieux tombe des astres d'or...»